

La Maison

Galerie Zola – Cité du Livre
8/10 rue des Allumettes – 13100 Aix-en-Provence

30 septembre - 30 décembre 2017
vernissage le 29 septembre à partir de 18h

Commissaire d'exposition : Gustavo Giacosa
www.sic12.org



Marcelo Torretta, « Otra vez » 180cm x 152cm

La Maison

Metteur en scène et commissaire d'exposition, Gustavo Giacosa est un artiste-passeur qui conteste les catégories et traverse les clivages (théâtre et danse, scénographie et arts plastiques, art brut et art contemporain).

Après son spectacle « La Maison » créé en février 2016 au Centre Culturel André Malraux scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy, Gustavo Giacosa continue d'explorer ce thème en réunissant des peintres, sculpteurs, vidéo artistes qui proviennent de pays et d'horizons différents et dont la plupart intègrent sa collection privée. L'exposition développe les ouvertures narratives présentes dans son spectacle, dont il retrouve les échos à travers des créations qu'il fait dialoguer en les distribuant selon des oppositions :

dedans/dehors - adultes/enfants - ordre/désordre - présences/absences

Ces oppositions lui servent à définir les structures qui déterminent ce que l'on entend par maison. Car la maison n'est pas une image simple mais, comme le dit Bachelard dans *La Poétique de l'espace*, une constellation d'images ou un "corps d'images". Cette exposition prétend mettre en lumière l'ampleur d'une recherche qui constitue la base de ces créations théâtrales. Un noyau riche d'expériences et de rencontres qui constituent la base d'un iceberg dont le spectacle n'est que le sommet visible.

Artistes exposés :

**Franco Bellucci – Carolle Benitah – José Benito –
Stéphane Blanquet – Guido Boni – Marcelo Bordese –
Kostia Botkine – Philippe Da Fonseca – John Devlin –
Saverio Fontana – Gustavo Giacosa – Jean-Michel Hannecart –
Josef Hofer – Akira Inmaru – Piotr Klemensiewicz – Alessandra Michelangelo –
Michel Nedjar – Javier Olivera - Marco Raugei – Marcelo Torretta**

Entretien avec Gustavo Giacosa par Claire Margat

Dans l'itinéraire d'un artiste qui a quitté très jeune son enracinement familial en Argentine, la maison n'est-elle pas un lieu chimérique ?

C'est certainement pour cette raison que cette thématique m'obsède, parce que si elle est bel et bien est une image réelle – nous avons tous habité et quitté un jour une maison - elle s'éloigne aussi rapidement du réel par la puissance et l'insaisissabilité du symbole. Je réponds alors à mes obsessions par la construction de narrations visuelles. Elles peuvent prendre la forme d'un spectacle ou bien d'une exposition. L'identité psychique et sociale d'un individu se définit en partie par le fait d'avoir une « maison », une demeure « fixe ». Et en tant qu'artiste, je suis toujours en déplacement : je suis par moments sans domicile fixe, la maison est alors une de ces grandes interrogations qui m'habitent ! Lorsque nous sommes forcés d'en quitter une, pourquoi construisons-nous de nouvelles maisons ? Est-ce que j'habite ce que je possède ou est-ce que j'occupe ce qui ne m'appartient pas ? Maison de coucou ou maison d'arrêt ?

« La » Maison, ce n'est pas seulement une maison en particulier dans laquelle on réside. C'est l'Idée de la Maison, c'est un lieu mythique qui parle d'abord à l'imagination et qui renvoie à des images d'enfance. Comment définir la Maison ?

La maison est une image mentale qui ne peut être définie que par les oppositions qui l'habitent, c'est un archétype qui fait partie de la catégorie des « rêves fondamentaux » de l'être humain selon Bachelard.

Elle renvoie aux besoins instinctifs de protection et de sécurité, et, par conséquent, à quelque chose de l'enfance que nous avons perdu, dont nous avons été exclus. Cette construction mentale se bâtit en nous à partir d'un manque inassouvi. Parce que ce que nous cherchons à reconstruire, à modeler en récréant des nouvelles maisons, possède une aura qui appartient à un autre temps. Maison : nous vivons toujours en décalage par rapport au réel de son signifiant.

Il arrive souvent que, par un processus d'abstraction métonymique, nous en arrivions à définir ce lieu par des objets ou des personnes qui lui subsistent. Pour cela, en absence de l'objet réel, nous amenons avec nous des objets qui l'évoquent : photomaton, parfums, un trousseau de clé... Fétiches d'un passé révolu ou d'une vibrante actualité. Objets « transférentiels » qui nous relient à ce lieu fantasmé. Chacun, en effet, en fonction de son vécu personnel, de ses désirs les plus intimes, peut en créer sa propre définition. Qui sera, de toutes façons, une définition aux contours flous et qui le restera forcément, car ce que nous cherchons à définir est un symbole...

Mais cela n'est pas seulement un symbole...

Habiter une « maison » est une expérience du quotidien qui est commune à tous. Du latin *manere*, c'est-à-dire rester, le mot maison est par étymologie le lieu où l'on reste, où l'on demeure, où l'on revient, le lieu de la sédentarisation. Revenir dans un lieu nous permet de décrire et d'interpréter notre présence au monde, mais aussi d'en prendre la mesure et de

le posséder. Peut-être est-ce à cause de cela que Thoreau écrit dans une page de *Walden* : « à une certaine période de notre vie, nous avons coutume de regarder tout endroit comme le site possible d'une maison ». Dans mon spectacle « La Maison », dès l'entrée du public dans la salle, les spectateurs se trouvent face à un chantier hyperréaliste où de « vrais » manœuvres préparent le béton et exécutent différentes actions liées à la construction. Quand, la journée terminée, ils quitteront ce lieu, une autre construction commencera dans ce même espace: celle de la maison imaginaire ou rêvée. Un module de l'exposition « Maison » est dédié à cette action si importante et pour laquelle tout commence : celle de tracer une frontière entre la communauté et l'individu, le public et le privé. Qu'il s'agisse d'un chalet suisse, d'un temple ou d'une tente du cirque, comme le montrent les artistes qui sont présentés, cette frontière nous ressemble, elle parle de nous - de comment cherchons-nous de combler ce manque inassouvi d'amour par l'enracinement dans un lieu.

Dans le spectacle "La Maison" la maison est d'abord un lieu concret en construction avant de pouvoir être occupé par un couple. Mais c'est très vite un lieu de crise, puisque le couple à qui cette habitation est destinée se sépare. La vie domestique dans une maison - la douceur du foyer, le "sweet home" - ne s'oppose-t-elle pas au mythe romantique de l'amour ?

Les frontières qui établissent une maison sont aussi celles entre ceux qui y demeurent et ceux qui ont quitté cette vie, mais qui avec leur présence continuent à habiter la maison. Frontières labiles, terrain de conflits entre amour perdu et amour réel, quotidien asphyxiant et évocations fantomatiques. D'une rive à l'autre les protagonistes du spectacle crient « *amore, amore, amore !* ». En italien « *amore* », l'amour, signifie le sentiment mais il identifie aussi la personne aimée. L'appel constant de l'être aimé, de l'amour lui-même, en fin de compte, est un des leitmotifs qui traversent le spectacle, car il a été trop court le temps de l'amour et que cette blessure reste pour toujours. Le cri vient de là...

Dans une recreation du type « soap-opera » d'un intérieur familial, cet appel de l'autre nous fait sourire, puis il devient rapidement grotesque en étant répété face aux conflits du quotidien, et pour finir tragique dans le cri d'un fantôme qui recherche ceux qu'il aime dans la maison. La distance est minime entre le grotesque et le lyrisme ... mes origines latino-américaines me le rappellent. La maison accueille en silence cette poursuite éternelle entre vivants et morts. Comme dans les cultes mexicains, un chemin en pétales de fleurs est créé par les vivants pour relier la maison aux tombeaux et relier ainsi la fracture entre eux. Tous doivent pouvoir retrouver le chemin de retour.

Qu'est-ce qui a motivé l'idée de faire à la suite du spectacle « La Maison » une exposition éponyme ?

Après le spectacle, j'ai désiré poursuivre ma recherche autour de cette image de la maison avec la création d'une exposition qui fonctionne en miroir de la narration dans l'espace scénique. Cette nouvelle forme de récit explore les antinomies symétriques abordées dans l'ossature dramaturgique de la pièce : réalité/fiction - dedans/dehors - construction/destruction- ordre/ désordre - morts/vivants – adultes/enfants.

Autour de ces dualités, j'ai voulu réunir cette fois-ci des artistes plasticiens qui m'ont accompagné (et fortement influencé) tout au long de la création du spectacle. Certains

sont devenus des amis, certains intègrent ma collection. D'autres, je les ai découverts récemment... Ils ont été tous proches de moi, avec leurs catalogues d'exposition toujours ouverts sur ma table de travail. Car ce ne sont pas les mots qui stimulent mon imaginaire mais les images avec leur pouvoir générateur de dédoublements et de démultiplications...

Tant dans le spectacle que dans l'exposition, l'exploration de ces dualités ne donne pas lieu à des sections fermées. La cohabitation entre adultes et enfants touche aussi les catégories « ordre et désordre » ou « dedans et dehors » par exemple. A la différence de la pièce de théâtre où le public compose sa propre trame à partir des connexions entre une image et l'autre, dans l'exposition il est finalement libre de déambuler dans un espace circulaire où des axes thématiques se succèdent de façon fluide, en permettant un plus grand nombre de liaisons.

Le choix des artistes de cette exposition peut surprendre, car on y trouve aussi bien des artistes "bruts" comme Josef Hofer que des artistes contemporains. Que signifie cette ouverture ?

Les catégories artistiques établies n'ont pas une grande importance pour moi. Je fonctionne de manière assez instinctive et intuitive à l'heure de chercher ce qui compte finalement pour moi : une nécessité expressive qui déborde les conditionnements culturels auxquels nous sommes tous soumis. D'après mon vécu, mon intérêt pour l'art brut est une relation empathique envers ce type de sensibilité et d'expression, mais il ne s'arrête pas là. Des hommes sincèrement habités par l'obsession de donner forme à leurs imaginaires, des « purs » comme je les appelle, existent aussi en dehors de l'enfermement social et psychique. Je découvre avec un plaisir et un étonnement enfantin comment la sensibilité de certains artistes contemporains se rapproche de façon spontanée de celle des artistes de l'Art Brut. Marcelo Bordese est un artiste contemporain argentin qui, au sommet d'une courte mais brillante carrière internationale, a décidé d'arrêter son travail pour vivre en ermite dans une zone désertique du Nordeste argentin. Ses visions fantomatiques, dont nous présentons les toutes dernières œuvres, ne peuvent surgir que d'une personne enfermée dans une écoute très profonde de soi-même. Le rapprochement avec les plongées abyssales de Josef Hofer se fait alors pour moi d'une façon naturelle. Enfermement inné ou récréé, à partir d'où l'homme et l'artiste défient les pièges du miroir. Si éloignés dans leur parcours de vie et d'art, Piotr Klemensiewicz et Philippe Da Fonseca partagent aussi le même acharnement dans leur quête essentielle de formes pures. Joyeuse obsession qui à partir d'un simple dessin de maison les ouvre vers une infinité des mondes.

En dehors de l'unité thématique, comment concilier le travail de mise en scène au théâtre et celui de commissaire d'exposition ?

Je ne me suis pas proposé de devenir metteur en scène ni commissaire d'expositions, je ne j'ai pas fait des études particulières ni pour l'un ni pour l'autre. Ce sont les chemins de traverses empruntés depuis le départ de mon errance artistique, depuis que immigrant sans toit ni loi, j'ai décidé de suivre un certain Pippo Delbono, alors inconnu. A cela s'ajoute une bonne dose de claustrophobie aux milieux culturels fermés, qui m'a poussé à un moment donné où mon parcours d'acteur était reconnu à étendre ma recherche plus loin que les plateaux de théâtre, avec une curiosité vers les origines de du geste créatif dans l'art en général. J'en ai l'occasion par la suite d'être invité par des importantes institutions comme la Collection de l'Art brut de Lausanne, la Halle Saint Pierre de Paris ou le LaM de Lille métropole, pour concevoir de projets de recherche qui sont devenus des expositions d'envergure comme « Banditi dell'Arte ». J'ai eu l'occasion de m'éloigner du

théâtre pour y revenir avec une nouvelle direction. Certaines de mes créations sont nées comme performances réalisés à partir de l'œuvre d'un artiste plasticien dans un musée et ont ensuite mûri sous forme spectaculaire. Cette oscillation entre une activité et l'autre m'est devenue naturelle aujourd'hui, car c'est d'abord l'intérêt pour l'image, pour l'image poétique qui concrètement fait lien entre ces deux activités. L'image poétique est pour moi une voie d'accès aux archétypes qui dorment au fond de l'inconscient et elle représente aussi pour moi une forme connaissance. A cette connaissance de soi qui procède de façon non rationnelle par l'intermédiaire des ces images, je réponds d'une manière instinctive. Je les suis... Je veux rester proche de ces images et de ces auteurs avec lesquels quelque chose que je ne sais pas nommer très bien me relie profondément. Je ne sais pas trop ce que je ferais de cette forme d'émerveillement, une exposition, un spectacle, un poème, simplement des notes sur un cahier écrites dans une Babel de langues ?

Je dois ensuite traduire ce rapport si personnel et privé à l'image dans un acte aux dimensions collectives. Un acte qui entraîne la participation d'autres artistes, d'autres collaborateurs. Dans ce sortir de soi pour aller vers l'autre et les autres, je garde toujours en moi le vertige provoqué par cette image et je suis à l'écoute d'autres artistes. Je cherche par quels jeux des consonances l'œuvre de deux plasticiens ou les jeux de deux comédiens se rapprochent et s'exaltent.

Je cherche à faire en sorte que mes jeux solitaires deviennent un festin joyeux et collectif. On vit que pour se faire plaisir. Pour moi le plaisir consiste à suivre les échos des voix souterraines qui m'appellent.

Dedans/Dehors



Piotr Klemensiewicz 195cm x 195 cm



Marcelo Torretta 150 cm x 120 cm

Ordre/Désordre



Michel Nedjar (détail) 100 cm x 100 cm



Carolle Benitah 42 cm x 60 cm

Enfants/Adultes

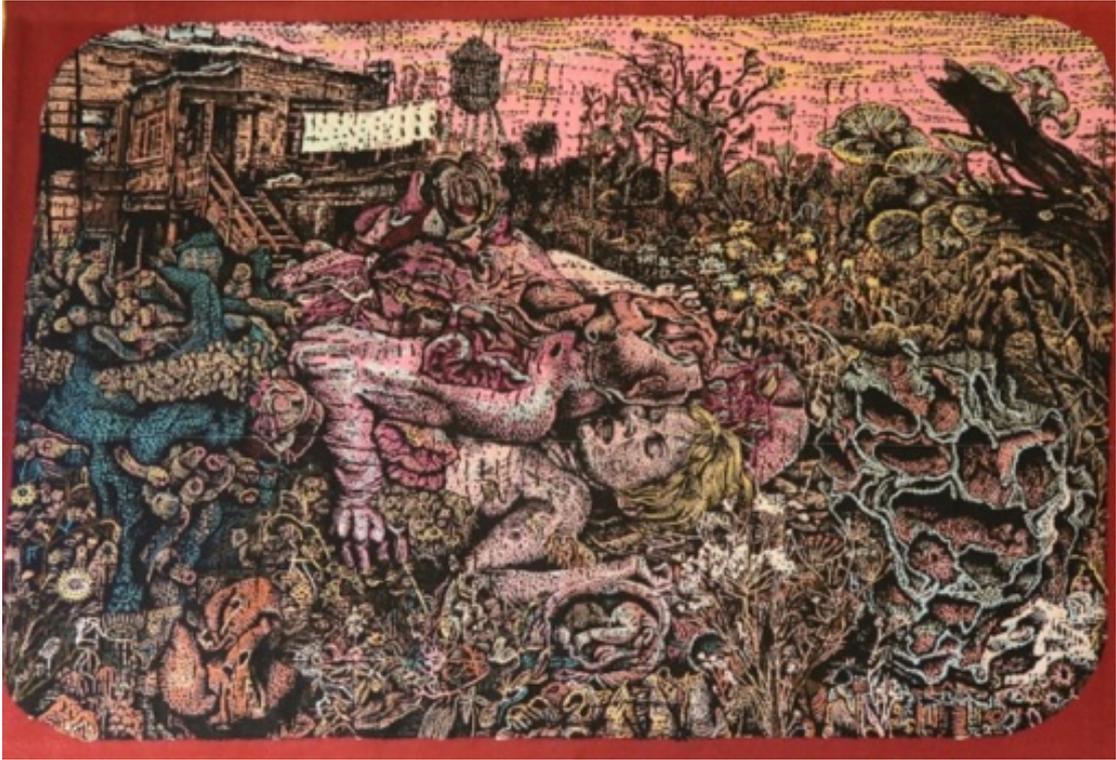


Stéphane Blanquet 170 cm x 240 cm



José Benito 50 cm x 60 cm x 30 cm

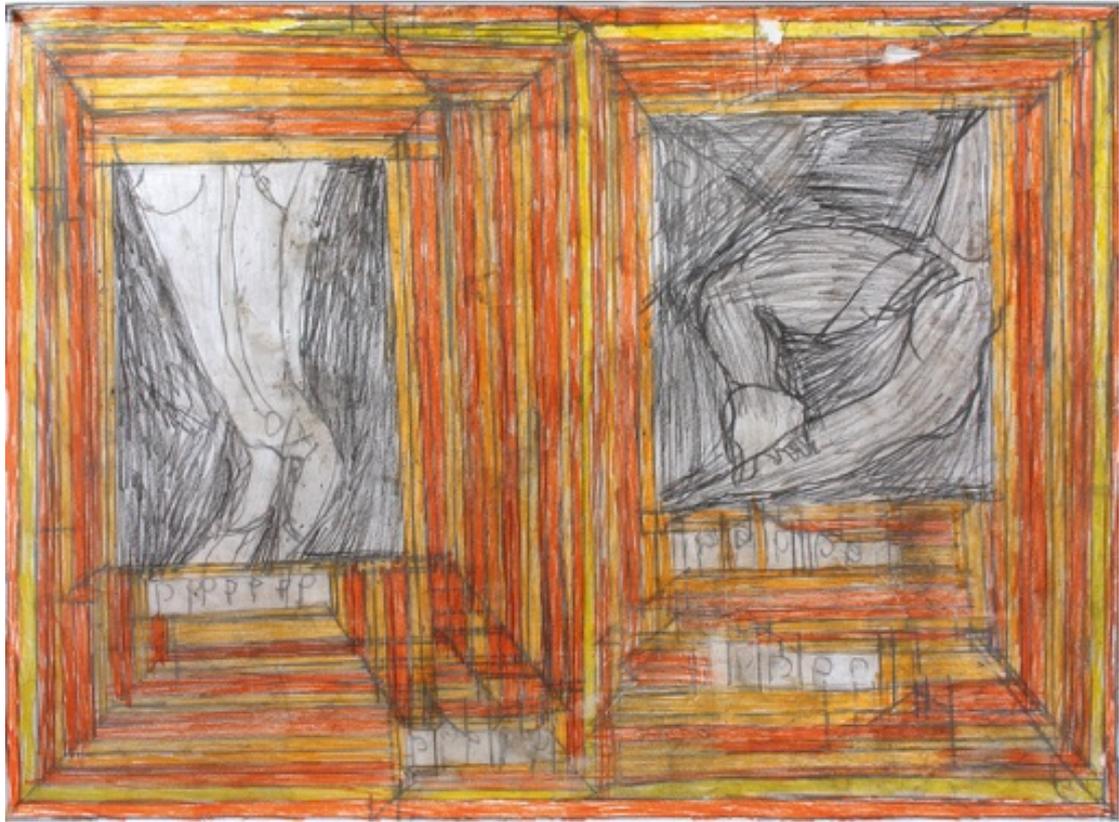
Présences/Absences



Stéphane Blanquet 170 cm x 240 cm



Jean-Michel Hannecart 37 cm x 46 cm



Josef Hofer 44 cm x 60 cm

Biographies

Franco BELLUCCI

Né à Livourne (Italie) en 1945. Une encéphalite retarde son développement psychique et le prive de la capacité de parler. À l'adolescence, il exerce une destructivité envers les objets qui l'entourent. Son agressivité ne se porte jamais vers les autres ni vers lui-même. Interné à l'asile psychiatrique de Volterra, il passe la plupart des heures de la journée attaché à son lit. En 1978, après la mise en vigueur de la loi 180 sur le démantèlement de l'institution asilaire, sa famille l'accueille et il se précipite vers sa chambre pour ouvrir le tiroir où il gardait ses jouets. Ils sont tous là.

Diagnostiqué « résidu asilaire irrécupérable », il retourne à Volterra jusqu'en 1998 puis au Centre à « portes ouvertes » Franco-Basaglia à Livourne où vient d'être créé l'atelier *Blu Cammello* dirigé par Riccardo Bargellini. Il découvre que Franco Bellucci se promène en tenant de petits objets liés entre eux: sous-vêtements attachés à des récipients en plastique, bouts de tuyaux d'arrosage, chaussettes, etc... et que chaque week-end, après avoir rendu visite à son frère, il revient avec un cadeau, souvent une rallonge électrique, quelquefois des peluches. Ces objets deviennent des matériaux pour ses nouveaux assemblages.

Explorant les bâtiments et le parc pour ramasser les objets disséminés par Franco jusque sur les toits, Bargellini réussit à établir le contact avec lui en mettant à sa disposition des objets et matériaux divers pour permettre au « maître relieur » de développer son œuvre. Sont travail a été présenté dans des expositions telles que: « Banditi dell'arte » (Halle Saint Pierre, Paris et 3331 Arts Chiyoda (Tokyo), « abcd/Collection Bruno Decharme » (Maison Rouge, Paris). Il est représenté à Paris par la galerie Christian Berst.

Carolle BENITAH

Née à Casablanca (Maroc), vit et travaille à Marseille.

Elle a exercé la profession de styliste de mode avant de se tourner vers la photographie en 2001 et de suivre les cours de l'École des Beaux-Arts de Marseille, de l'École supérieure de Photographie d'Arles et de Christie's Education. La redécouverte des albums de famille constitue l'élément déclencheur de sa démarche : entre souvenirs et oubli, elle éprouve le besoin de recréer du lien dans un aller-retour intime allant de ces images à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Pour ce faire, elle utilise fil de soie rouge, jaune ou noir, selon l'époque et le sujet. La broderie, une activité spécifiquement féminine liée au milieu où elle a grandi, est pervertie en étant utilisée pour réinterpréter son histoire, en dénoncer les travers, chaque trou réalisé à l'aiguille étant comparable pour elle à une sorte d'exorcisme ; entre effroi et merveille, son travail nous livre une œuvre tout en finesse mais en profondeur.

Elle est représentée au Maroc par la galerie 127 et à New York par la galerie Sous les étoiles.

José BENITO

Né à Mendoza (Argentine) en 1962, il a étudié à l'École Figueroa Alcorta, et la Faculté des arts et du design de l'Université Nationale de Cuyo. Depuis 1984, il expose dans des galeries et des musées en Argentine et au Mexique. Gravure, dessin, sculpture, peinture et assemblage sont les différentes formes que prend son travail. « Il crée une sorte de journal iconographique qui finit par refléter le vaste champ des émotions humaines », écrit la critique Adriana Herrera T pour le *New Herald* de Miami. Il est représenté à Córdoba (Argentine) par la galerie Via Margutta.

Stéphane BLANQUET

Né à Conflans-Sainte-Honorine (France) en 1973. À 15 ans il se lance dans une création totale qui fait bloc avec sa vie. Il se jette d'abord dans le dessin et de l'édition indépendante avec la création de la maison d'édition Chacal Puant. Puis rapidement ses activités débordent dans la conception et réalisation d'installations, la réalisation d'œuvre d'art sur une variété de supports et matériaux, l'art urbain, le cinéma, le théâtre, la musique. Son travail est une œuvre de contamination radicale du monde dans lequel nous vivons. Son œuvre est aussi une œuvre en collaboration : Blanquet donne beaucoup d'importance au travail avec d'autres artistes et artisans. Il n'hésite pas à éditer le travail de nombreux artistes. Il a collaboré avec des musiciens comme John Zorn, Mike Patton, The Residents. Pour son travail plastique, il s'entoure d'artisans de renom comme Christian Couty avec qui il a créé une armure en porcelaine de taille humaine.

En 1993, il est invité par Jacques Noël pour une première exposition personnelle, ce sera « Exposition posthume » au « Regard Moderne ». Depuis son travail est exposé régulièrement à travers le monde : MAC Lyon, Singapore Art Museum, Musée des Arts Décoratifs, Hayward Gallery, Halle Saint Pierre... Une grande fresque murale orne le Museumsquartier de Vienne en Autriche. Il a également fait l'objet d'une exposition personnelle au Centre Georges Pompidou à Paris en 2016.

Guido BONI

Né à Florence (Italie) en 1943. Il fréquente l'atelier La Tinaia au sein de l'hôpital psychiatrique V. Chiarugi de Florence depuis 1975, année de sa fondation, et dès le début il fréquente régulièrement cet atelier. De la représentation des espaces clos ou des allées de l'asile aux portraits de sujets réels ou imaginaires peuplant son univers avec la puissance du mythe, son travail se poursuit avec constance et détermination. Les dernières années privilégient le dessin à la peinture et son travail va vers une stylisation de formes accompagnée d'une économie des moyens. Il expose régulièrement en Italie et à l'étranger. Il est représenté à Parme (I) par la galerie Rizomi.

Marcelo BORDESE

Né à Río Cuarto (Argentine) en 1962. Artiste qui se déclare autodidacte. Il est intéressé depuis son enfance par les animaux, les plantes et le dessin. Obtient un diplôme universitaire en biologie et à vingt ans il se décide à embrasser la vie religieuse. Il commence à peindre au couvent et expose depuis 1997. Il développe dans son œuvre les thèmes de la crucifixion, de la résurrection, de l'amour charnel et des savoirs oubliés. Il s'est longtemps concentré sur des peintures sur panneaux de petits formats avant de se lancer dans des peintures de grands formats. Il a reçu plusieurs fois les prix de peinture les plus prestigieux d'Argentine, comme la bourse à la création de la Fondation Nationale des Arts Fellowship, la Fondation Torches, Salon Nationale des Arts Visuels Palais de Glace. Ses œuvres intègrent collections privées et musées du monde entier telles que la collection du groupe de rock Radiohead, la collection de Fernando Arrabal, le Lowe Art Museum University of Miami (USA). Il a cessé actuellement son activité artistique.

Kostia BOTKINE

Né à Montpellier en 1987. Fasciné depuis son plus jeune âge par le cirque, le théâtre et la musique, dès l'âge de 9 ans, il fréquente une école de cirque et à l'adolescence participe à plusieurs projets de création circassienne.

Adolescent, il rencontre le musicien Antoine Boulangé qui l'initie à la musique et détecte ses compétences scéniques et vocales dans le domaine du hip hop.

Depuis 2009 il le retrouve régulièrement à La « S » Grand Atelier à Vielsalm (B) (un centre de création pour des artistes déficients mentalement) où il rejoint le projet musical et scénique « The Choolers ».

Parallèlement, il collabore avec les dessinateurs de bande dessinée Carl Rossens et Thierry Van Hasselt pour une publication collective inspirée de son univers cinématographique. Le livre « En Avant la Ganache » est publié en 2013 dans le cadre du projet Aktion Mix Comics Commando (Frémok & La « S » Grand Atelier)

Dans les ateliers d'arts plastiques de la S Grand Atelier, il a développé un travail graphique autour des architectures de chapiteaux de cirque... Des dessins quasi obsessionnels, épurés dans leurs formes et dans leur palette chromatique.

Il a exposé chez Alice Gallery à Bruxelles et il est représenté à Paris par la galerie Christian Berst.

Philippe DA FONSECA

Né à Anderlecht (Belgique) en 1959. Philippe Da Fonseca dont le père était un graphiste réputé, a grandi dans un milieu artistique et cultivé. Depuis l'année 2000 il participe aux ateliers peinture des ateliers de La « S » Grand Atelier à Vielsalm (B).

Ses compositions abstraites en noir et blanc procèdent en plusieurs étapes : après avoir posé de larges traits de peinture sur la toile blanche, il rehausse la composition de fines tonalités noires et grises ou de monotypes colorés. Cette technique dynamise l'œuvre en imposant sa rythmique structurée. Pour l'auteur, ses compositions évoquent des images précises : églises, maisons, bâtiments. Il travaille le noir en tant que couleur : un noir lumineux qui se fait l'allié des tons clairs, un orage qui fait alliance avec ses embellies.

Selon le critique François Liénard, Da Fonseca est « un architecte qui est chez lui sur de grandes surfaces à peindre et qui possède la formule du nombre d'or à l'abri dans la poche de son intelligence visuelle... Celui qui peut s'attaquer à des pans entiers de peinture grands comme des façades pour les transformer en panoramas à voir, à penser, à vivre, à s'y promener. »

Ces œuvres font partie de la collection du Musée Art & Marges à Bruxelles.

John DEVLIN

Né John Devlin à Halifax (Canada) en 1954. Il étudie la théologie au Collège St-Edmond, de l'Université de Cambridge. C'est là qu'il est atteint d'une grave dépression, ce qui l'oblige à retourner dans sa ville natale pour y être hospitalisé. Pendant sa convalescence, il est obsédé par l'idée de retrouver l'essence même de Cambridge qu'il considère comme la ville idéale.

Il consacre les 10 années suivantes à produire des centaines de dessins, études et autres plans d'une ville imaginaire et utopique, baptisée *Nova Cantabrigiensis*, qu'il situe sur une île au cœur du bassin des Mines en Nouvelle Ecosse.

Ses esquisses réinventent les bâtiments et les jardins ornementaux de la ville médiévale qui devait le mener à la prêtrise. Toutes sont codées par des symboles, des formules que lui seul comprend. Il est notamment obsédé par le ratio 3/8, le rapport entre le nombre de voyelles et de consonnes dans « Jésus-Christ ».

Après être resté reclus chez ses parents de nombreuses années, John a rejoint une maison communautaire en 1989 à Dartmouth où il vit toujours.

Son travail est représenté à Paris par la galerie Christian Berst.

Saverio FONTANA

Né à Gênes (Italie) en 1966. Enfermé son isolement personnel, il montre bientôt un intérêt marqué pour le dessin. Son parcours autodidacte suit au fil des années une succession d'étapes ou cycles sur des sujets qui l'interrogent: l'écriture, la mécanique, le paysage. Dans ses dessins et dans ses pages d'écriture, il cultive un système de vérités personnelles qui poursuit avec obstination. Comme pour rétablir l'ordre dans une réalité qui en est dépourvue, il dessine avec une précision méticuleuse machines, vélos, chaussures, articles ménagers. Dans ses dessins, la figure de l'homme est absente, mais sont présentes parfois ses mains, simples et laborieuses. Actuellement il continue sans relâche son observation méticuleuse du monde. En 2013 sa première exposition personnelle s'est tenue dans l'espace Contemporart de Gênes.

Gustavo GIACOSA

Né à Sunchales (Argentine) en 1969. Après des études en lettres à la Universidad Nacional del Litoral de Santa Fe et une première approche du théâtre avec le metteur en scène et dramaturge Rafael Bruza, Gustavo Giacosa rencontre en 1991 en Italie Pippo Delbono et sa compagnie avec laquelle il poursuit son parcours de formation professionnelle. Il participera jusqu'en 2010 à toutes les productions théâtrales et cinématographiques de la Compagnie. En 2005, il crée à Gênes avec un collectif multidisciplinaire d'artistes *l'Association Culturelle ContemporArt*. Il développe depuis une recherche sur le rapport entre l'art et la folie au sein de différentes formes artistiques en devenant commissaire des plusieurs expositions sur cette thématique, dont « Nous, ceux de la parole toujours en marche » au Musée de la Commenda di Pré de Gênes (I), « Banditi dell'Arte » à la Halle Saint-Pierre de Paris (F), « Corps » à la Collection de l'Art Brut de Lausanne (CH). Sa recherche est à l'origine d'une collection d'art intitulée « Puentes » (« Ponts ») qui met en dialogue des œuvres d'art brut avec des œuvres d'art contemporain. A partir de 2012, il s'établit en France où il crée à Aix-en-Provence avec le pianiste et compositeur Fausto Ferraiuolo une plateforme multidisciplinaire qui regroupe la diversité de ses productions: SIC.12 (www.sic12.org). Il réalise des vidéos et des photographies en lien avec ses spectacles et ses projets d'exposition.

Jean-Michel HANNECART

Né à Valenciennes en 1971. S'approprie des images de presse et les investit, les associe, en intégrant des éléments afin de leur donner un autre sens, le plus souvent paradoxal. Le dessin et la peinture, qu'il développe selon une technique singulière, s'inspire des couches préparatoires du XV^{ème} siècle flamand. Frottant, ponçant, essuyant la couche picturale blanche, il fait apparaître le dessin à l'aide de la réserve ou du transfert. Sa peinture fait alors penser à l'autochrome ou parfois à de mauvaises photocopies. Son travail questionnant le statut de l'image est marqué par la thématique du dévoilement et de l'apparition qui font se confondre deux images pour en révéler une troisième. Après des études à l'Ensav de la Cambre à Bruxelles (section restauration d'œuvres d'Art), poursuit une formation d'arts plastiques (section peinture) à l'Institut St-Luc. Il enseigne le dessin et la peinture à l'ESAD de Reims et expose régulièrement en France (MUba à Tourcoing, Frac Champagne-Ardenne à Reims Camac à Marnay/Seine) et à l'étranger : galerie Art Track à Gand (B), Quartier d'orange à Bamako (Mali).

Josef HOFFER

Né en 1945 il est élevé reclus dans une ferme en Haute-Autriche car souffrant d'un retard mental, de difficultés d'audition, d'élocution et d'une mobilité réduite, son père a souhaité soustraire ses fils aux moqueries de l'entourage et surtout aux traitements qu'auraient pu

leur infliger les occupants nazis puis soviétiques. A la mort de son père, il est placé dans une institution à Ried, où Elisabeth Telsnig repère son goût pour le dessin et encourage sa créativité. Pepi - c'est ainsi qu'il signe - se regarde, se raconte. Dans le miroir qu'il se tend et qu'il nous tend, nous assistons, médusés, à l'enfance de l'art. Comme le souligne Michel Thévoz, « Josef Hofer est en état de grâce ». Une grâce érotisée, indomptée, où le corps tente de prendre son essor dans le carcan du cadre. Une nudité sensuelle et brute aux couleurs chaudes perce au travers de son trait à la fois sûr et frustré.

Depuis la rétrospective que lui a organisée la Collection de l'Art Brut en 2003, de nombreuses expositions et publications lui ont été consacrées. Ses dessins font partie des plus grandes collections d'art brut au monde. Présenté par le *Museum of Everything* à Turin 2010, une rétrospective accompagnée d'un catalogue lui a été consacrée cette même année à Prague et une autre lui a été à nouveau dédiée en 2011 à Lausanne, avec la publication d'une importante monographie.

Josef Hofer a été montré à La Maison rouge en 2014 dans les expositions : *Le Mur*, oeuvres de la collection Antoine de Galbert et art brut, *collection abcd/Bruno Decharme*. Son travail est représenté à Paris par la galerie Christian Berst.

Akira INUMARU

Né en 1984 à Ibaraki (Japon). Il suit à Tokyo l'école d'art Suidobata puis l'université des Beaux-Arts Musashino avant d'intégrer les Beaux-Arts de Rouen et l'École Supérieure d'Art et de Design Le Havre/Rouen jusqu'en 2013. Il observe puis dessine avec une minutie scrupuleuse et a mis au point ce qui est à la fois une technique et un mode de réflexion : les *Distillations solaires*. Sous un soleil faible ou puissant, à l'aide d'une loupe, il invite une flamme précise pour qu'elle brûle le ~~feu~~ papier, où des heures durant, il a dessiné. Apparaissent les couleurs cachées de très minces papiers de soie, comme si la chaleur et le feu les avaient fait naître. L'œuvre, blessée par la combustion, a gagné en carnation, traversée par des ondes colorées, elle vibre et résonne au regard. La lumière qui régit toute vie, toute création, donne au travail une forme qui séduit et interpelle en faisant naître de l'énergie solaire une beauté nouvelle. Installé à Rouen, il participe à de nombreuses expositions en France et à l'étranger.

Piotr KLEMENSIEWICZ

Né à Marseille en 1956. Étudie à l'École supérieure des beaux-arts de Marseille dont il sort diplômé en 1979 et où il enseigne à partir de 1986. Son activité d'enseignement ne l'empêche pas de créer une œuvre singulière, autobiographique et intimiste, marquée par le mystère, dans laquelle il poursuit une recherche sur la transcription du paysage à travers des séries (Animaux, Tables, Échelles, Maisons, Nuages, Architectures ...) qu'il expose régulièrement en France et à l'étranger. Il partage son temps entre sa ville natale et Berlin, où il a un atelier. Il a effectué des séjours en Corée du Sud et au Canada où il a enseigné à Montréal. Il est notamment reconnu pour son travail sur la couleur, qu'il considère comme « le principal vecteur du langage pictural » : « les couleurs, dit-il, ont un langage visuel propre et qui fait taire les mots. » En 2005, les éditions Actes Sud publient une première rétrospective de son œuvre retraçant les différentes étapes du travail de l'artiste, commentées par plusieurs critiques d'art comme Olivier Kaepelin, Sally Bonn ou Bernard Millet. Il est représenté en France par les galeries Baudoin-Lebon à Paris et Sandrine Mons à Nice.

Alessandra MICHELANGELO

Alessandra Brigioti Livourne (Italie) (1961 – 2009) est une artiste protéiforme. Hébergée au centre psychiatrique Basaglia, elle intègre l'atelier artistique Blu Camello dès sa création en 1999 où elle s'essaie à toutes les techniques, tous les styles, tous les sujets. On peut différencier deux approches dans sa création : œuvres graphiques et picturales. Ses dessins généralement figuratifs sont très souvent accompagnés d'écrits personnels. Cette approche narrative complète son travail pictural abstrait. Le dessin au trait fait ici place à de larges aplats de couleur appliqués avec une apparente désinvolture. Une fois l'œuvre picturale achevée, composée de symboles élémentaires, l'artiste lui adjoint un titre qui densifie encore son mystère. En 2005, elle expose pour la première fois à la Foire d'Art contemporain de Vérone et adopte depuis lors le pseudonyme d' « Alessandra Michelangelo ». Ses œuvres intègrent la collection « Dino Menozzi » de Reggio Emilia (I), le Museum of Everything de Londres (GB) et le MADmusée de Liège (B).

Michel NEDJAR

Michel Nedjar est né à Soisy-sous-Montmorency (France) en 1947. Il se passionne très tôt pour le tissu - son père étant tailleur- en confectionnant des robes pour les poupées de ses sœurs et en accompagnant sa grand-mère vendre des fripes (*Schmatess*) au marché aux puces. Adolescent, il prend douloureusement conscience de l'horreur de la Shoah et de l'histoire de sa famille en grande partie victime du nazisme. Les poupées tragiques qu'il se met à créer en sont la réminiscence. Par la suite, il entreprend plusieurs voyages en Asie et au Mexique où il découvre les poupées magiques kachinas et les momies, et il fabrique à son retour ses premières poupées, ses « *chaidâmes* » faites de cordes, de haillons et de plumes qu'il trempe dans un bain de terre, de teinture et de sang. A partir de 1980 sa créativité s'étend au dessin à la cire et à la peinture. Quand Dubuffet le découvre et collectionne ses poupées, Nedjar rencontre l'art brut : enthousiaste, il se met à rechercher lui-même de nouveaux créateurs et co-fonde avec Madeleine Lommel et Claire Teller pour réunir leurs œuvres la collection *L'Aracine*. La donation de cette collection en 1999 a permis de créer le premier musée d'art brut en France au LaM à Villeneuve d'Ascq. Ainsi il entre dans l'histoire de l'art en tant que découvreur d'art brut et en tant qu'artiste « brut ». Même s'il n'appartient plus vraiment à cette catégorie, il est l'artiste brut le plus exposé à travers le monde ces 30 dernières années. Parmi les expositions les plus récentes, celles du musée d'art et d'histoire du judaïsme (mahj) et son « Introspective » au LaM (Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut) Son travail est représenté à Paris par la galerie Christian Berst, à Vienne par les Galeries Chobot et Gugging, à Kyoto par la Galerie Miyawaki, à Munich par la Galerie van de Loo Projekte et à New York par la Galerie St. Etienne.

Javier OLIVERA

Né à Buenos Aires (Argentine) en 1969.

Artiste visuel et cinéaste, il se forme initialement dans la peinture avec Jorge Simes, Angel Capano, Luis Philippe Noé et Eduardo Stupía. Par la suite, il étudie le cinéma à l'University of Californie (UCLA) et la littérature latino-américaine à la Fondation José Ortega y Gasset en Espagne.

A écrit et dirigé les films : « Le visiteur » (1999), « Floresta » (2007, avec Raphaël Spregelburd), « Mika, Ma guerre d'Espagne (2014) et « L'ombre » (2015), tous présentées dans des festivals en Argentine, Amérique latine et Europe. Il a réalisé des séries documentaires et écrit des scénarios. Parallèlement, il produit dès 1990 un corpus d'œuvres plastiques qui embrasse dessin, peinture, photographie et vidéo. Il a été présenté dans des expositions individuelles et collectives en Argentine et ailleurs. Son

oeuvre fait partie de collections privées en Argentine, aux États-Unis et en France. En 2001, il a obtenu une bourse de création du Fonds National des Arts et il a été finaliste du Salon National d'Arts Visuels Nouveaux supports et vidéo-installations en 2009 et 2011. Son travail met en évidence les liens entre culture et mémoire comme constructeurs d'identité. En effaçant les frontières entre les supports avec lesquels il travaille (cinéma, vidéo, photographie, matériel d'archive), son approche poétique propose une recherche plastique à au questionnement social et individuel.

Marco RAUGEI

Né à Florence (Italie) (1958 – 2003).

Aîné d'une famille de quatre enfants vivant dans des conditions difficiles, il est placé dans diverses institutions médico-pédagogiques. Quand en 1986, il rejoint l'atelier *La Tinaia* au sein de l'hôpital psychiatrique San Salvi à Florence, il ne crée pas et passe l'essentiel de son temps à arpenter l'espace en monologuant. Après deux ans de tâtonnements, il trouve son identité artistique avec la représentation sérielle de personnages, animaux ou objets, qui couvrent la surface de la feuille avec d'infimes variations. Il se lance dans cette répétition qui ne se s'arrête que lorsque la feuille est remplie. Raugai parle toujours en dessinant, égrenant des sortes de psalmodies souvent incompréhensibles en alternant différentes voix. La répétitivité obsessionnelle constitutive de l'œuvre fonctionne comme un rite incantatoire : la voix en est une des composantes essentielles dont le dessin ne peut rendre compte. Il participe à de nombreuses expositions internationales et son œuvre est aujourd'hui présente dans tous les musées et les plus importantes collections privées d'art brut.

Marcelo TORRETTA

Né à Morteros (Argentine) en 1962. Il a étudié le dessin à l'Atelier des Arts Plastiques F. Alcorta de Córdoba. Ses tableaux sont des histoires évocatrices qui stimulent l'imagination. Un esprit rebelle guidé par son propre jugement qui tire son but artistique de son monde personnel et dédaigne les fonctions de « refléter son temps » ou de « contemporanéité ». Il crée des univers avec des éléments minuscules en jouant entre les fantasmes et le réel. Dans ses œuvres, apparaît une réalité alternative par leurs symboles, leurs couleurs, les dimensions de l'espace et le temps. Il reçoit plusieurs prix et bourses d'étude. Ses œuvres intègrent les collections les plus prestigieuses d'Argentine. Il vit et travaille actuellement à Buenos Aires.